**RESUME « RESTER EN (CENTRE) VILLE. Résistance et résilience de la ville ordinaire dans quatre quartiers européens » Yankel FIJALKOW et Claire LEVY VROELANT (dir)**

Ce rapport montre que certains quartiers marqués par des processus structurants de gentrification sont des laboratoires où s’élaborent des moyens de faire face à la pauvreté, aux forces centrifuges, à la dégradation des conditions d’emploi, de logement et de certains espaces publics. Partant du terrain nous avons recherché les représentations des habitants soutenant de telles pratiques en laissant place aux plus modestes d’entre eux, migrants, étrangers, chômeurs ; nous avons longuement recueillis leurs récits et développé une méthode alliant près de deux cent entretiens non-directifs à des balades urbaines. Les quartiers étudiés sont : la Goutte d’Or (Paris) , Heyvaert (Bruxelles) , la Mourraria (Lisbonne) Volkert et Alliiertenviertel (Vienne).

A l’issue de notre travail de terrain, il apparaît bien que l’ordinaire de ces quartiers périphériques-centraux à la fois convoités et relégués, objet de projets valorisation et d’une stigmatisation persistante s’inscrit dans leurs tensions structurantes entre des mondes qui se côtoient sans nécessairement se rencontrer, entre des temporalités décalées, des perspectives urbanistiques incertaines, des clivages entre usages diurnes et nocturnes des quartiers, ainsi dans les éléments de mémoires collectives composant la présence de classes populaires précarisées et de l’immigration, d’une part, et de gentrifieurs de classe moyenne et supérieure d’autre part.

Cependant, ces quartiers sont des géographies emboitées. Ce sont des aires urbaines, des espaces de vie dans lesquels la référence, le point d’accroche est le lien, qu’il soit familial ou amical, étroitement combiné avec le lieu où l’on a séjourné à l’occasion d’une trajectoire résidentielle accidentée. Les associations sont des repères signalant la possibilité d’une géographie plus stable.

La métropolisation est présente dans ces quatre quartiers populaires de centre-ville qui représentent un genre de centralité périphérique, une polarité non lissée. A ces éléments de qualification s’ajoute une qualité de ces quartiers : la capacité de résister, d’abord à la dureté de la vie quotidienne pour cause de précarité économique, ensuite à développer des « capabilités » dont le ressort est souvent collectif, mais parfois aussi individuel.

Ainsi, ces quartiers sont par leur ouverture, porteurs d’une *vulnérabilité intrinsèque* cultivant l’hospitalité mais avec une vigilance et une tolérance dont ils tirent fierté. Cependant, le prix à payer de la vulnérabilité de ces quartiers, que certains qualifient d’authentique a une valeur marchande. L’image des quartiers résistants est attractive en raison même de leurs traditions hospitalières. L’hospitalité, mettant le meilleur de la production locale – dans tous les sens du terme – à disposition des visiteurs, est devenue le moteur de la gentrification de ces quartiers.

Cependant l’équilibre est subtil. La question du prix à payer se pose aussi pour que le quartier reste bon marché, accessible et populaire. Ainsi, les nuisances sont-elles parfois acceptées dans la mesure où elles dévalorisent assez les quartiers et les protègent d’une gentrification radicale et agressive. Cependant cette résistance participe, par son hospitalité, à la recomposition des quartiers, tout au moins par l’accueil de la première vague, pionnière et peu argentée, de gentrifieurs.

Au cœur de ces équilibres, la question du creusement des inégalités est centrale. Ces quartiers vivent des crises sur le marché du travail, du logement, résultant d’agencements locaux et globaux. Les pratiques de débrouille, les frontières floues entre le légal et l’illégal sont fréquentes car l’incertitude y est devenue une condition ordinaire. Dans ces territoires en recomposition la défiance est aussi la règle. On s’appuie sur le visible, le phénotype connotant la classe sociale.

Dans ce cadre, le logement devient une urgence face à un espace public saturé et parfois insécurisant: un lieu de résistance qui mobilise son réseau d’aménités matérielles et immatérielles, de services, de personnes, d’atmosphères urbaines. On y comprend que dans la plupart de nos quartiers les habitants souhaitent s’y maintenir et profiter eux aussi des améliorations de leur cadre de vie. Car en définitive, c’est bien cet attachement aux liens et aux lieux qui donne leur aménité à de tels espaces.